

J'ai

Sur l'avant-bras gauche, M. s'était fait tatoué ce signe. Il s'agit du premier mot du premier vers d'un poème, *d'où viennent ceux qui viendront avec moi*. *D'où*, que l'officiant a si maladroitement transcrit qu'on lit *j'ai* autant que *d'où*. C'est beaucoup d'avoir d'où. Aujourd'hui, un an après la mort de celui qui incarna pour moi la force et la faiblesse d'amour, j'ai d'où, c'est lui. Mais toujours l'écriture s'adresse et c'est à. À, c'est El, mort parmi tous les morts. Ce n'importe quel mort fut mon vivant. J'ai dit toi. À, c'est toujours toi. Mais toi contient tous les tu du monde. Ainsi les livres s'adressent à tous que la lecture solitaire rend chacun. Le comme un des mortels, c'est *toi*.

Depuis un an, des révoltes se sont enlisées mais elles furent. Elles sont là, dans la baie du livre, veillant au non-grain. Veillant à qui viendra nous relever de chant. Tous nos livres veillent à la gratuité des nuages.

Tout est à vivre de l'amour, la gloire et la détresse, tout dénuée jusqu'à l'autre. Pour que l'autre. L'autre c'est celui qui raconte et c'est celui qui écoute. L'autre, c'est celui, c'est El.

D'où constitue le premier volet du *Livre d'El* qui déploiera de baie en baie, les langues du passage qui sont langues de passage. Le livre est à venir, toujours, qu'il décompte les morts ou guette au vivant ce qui n'a pas encore parlé. Toujours il travaille à relever d'abattage, la langue d'homme. Il n'y a qu'un outil, c'est à, à verbe et adresse. Il faudra perdre le temps pour

déployer la géographie de l'instant, le bulbe et le buisson des histoires qu'on raconte et qui reste buisson devant quoi, interdits, nous nous attendons du vent qui passe.

Faim soif cris, danse danse danse, écrit Arthur Rimbaud
Sinon... ajoutait Pina Bauch.

Il convient de situer un mot, *buffre*, qui fit titre et sésame d'un autre livre, épuisé aujourd'hui. C'est un nom de pays qui cherche ses origines communes dans le texte qui suit.

Il y a quelque temps. Avant. Sur le causse Méjan.

Au milieu des grands causses de France, puis du monde, puis des destins d'hommes etc. enfin, au milieu, je réside au lieu-dit Le Buffre. Un lieu, c'est beaucoup.

J'y habite une chambre dans une ferme. Le Buffre, c'est *Le battu des vents* me traduit l'agriculteur qui résiste au déboulé vers les vallées. J'ai tâche étrange de chercher ce que cherchent les femmes qui cueillent la lavande sauvage dans ce bout du milieu. Bout par le haut, coupé net. Un larynx avant l'avènement du mot, en plein usinage. La tâche m'est confiée par une des cueilleuses. J'ai tâche d'écrire. Non d'écrire ce qu'elles cherchent mais d'écrire ce qu'écrire fréquente d'elles et de là-haut chercher là. Et que ce soit sauvage. Précisément ce que sauvage d'elles et de nous cherche de sauvage là où partout semble affluer. Se livre alors un combat entre parabole et paradoxe (amour et liberté, toujours) ; entre oui et non. Ou l'inverse. Sans préséance. Un oui archaïque et neuf au prix du refus, un oui troussé par non, fauche le vent sous le soleil, très haut. Un oui combattant face au vent. Face. L'insurrection de oui se nomme éclosion. Qui n'est pourtant qu'une mécanique. Nous sommes des hommes non des fleurs et nous avons considéré une forme de suicide plus digne que l'assentiment. Nous y brûlons nos paroles ailées cependant qu'à la lumière de l'insolence du refus, nos langues ne cessent d'imaginer ce qui convertira leur méca-

nisme en regain du monde. Ce oui cherche dans l'expérience le débordement de l'idée de refus. Ou de l'idée. Cherche Parmi, je crois. L'enjeu de l'expérience est faible : récolter la lavande éparpillée sur les callosités d'un mont chauve comme une main retournée pour 1 € 30 le kilo. Mais l'expérience surprend. Oui, déborde. Oui déborde non. Par lavande et géologie. La graphie du paysage foment une vaillance et le son qui lui ressemble. Après cueillir la montagne, on rejoint les vallées. On peut voir le causse dressé. On est une femme, fondamentalement femelle, j'entend, ce jour. On est une clameur, exactement l'au point d'une clameur ou sa résonance. Devant. Devant, dressé, quelque chose, montagne ou désir de titan, qui nous fit clameur sur le rien qu'il est, avec lavande. Un vers de Racine, un vers de Bérénice, de rien à rien. Du vivant en gros. Le causse méjan est une gorge retournée, un larynx en érection, tout nu, fait d'avens et de veines, de grottes, et de glottes, c'est turgescent, ça émeut. La vivisection d'une trachée juste avant le mot, dans le son qui gonfle. Le buffre est un son : bus, toute honte et l'amour, restent les grands oiseaux qui frottent leurs ailes sur le vent. Fr fr. L'animal y fréquente les éléments. Le causse confie l'accomplissement de la parole, jouissance ou mélancolie, aux abeilles et aux oiseaux, très nombreux, très efficaces. Il n'y a pas d'eau, l'eau infiltre le calcaire jusqu'à pourvoir les vallées et fabriquer, dit-on, les fleuves de France. Pas d'eau qu'ô, donc. Le point d'ô, la bouche ouverte d'un cri. Le cri qui devrait à l'évidence se hausser jusqu'à la paume ouverte du haut plateau et retentir, ne revendique pas. Le cri ne crie pas. Admet. Offre l'ô d'homme. Qui est un oui. Mécanique d'idiot. Saint ou traumatisé. S'offrir alors semble s'insurger. La modestie d'admettre offre à la sensibilité le recru du rêve. Sans grande importance tout ça sinon que la vie et les chocs du vivant s'y cartographient.

D'où annonce le livre d'El que le buffre tient relié par ses ruptures à la besogne d'un qui est moi. Ni plus ni moins. Un jour, un homme, la terre, le monde, et raconter. C'est insignifiant, à part pour soi-même, que cet homme soit je, ce jour-là.

C'est juste ainsi. Et c'est très dur à avaler *Ainsi* par nos gorges nouées de drames et d'exultations, quand une montagne toute entière recrache *ainsi*.

Donc reliés par la baie d'un mot, d'une phrase ou d'un livre qui s'ouvre, le buffre et ce d'où qui n'est pas le buffre. Reliés par les césures géologiques idéologiques et sentimentales, reliés par entre. L'entre démesuré, en l'occurrence, d'hier à demain. Mais là, ou plutôt entre, le buffre prolonge son exclamation.

Naître, souffrir... et tout le reste ne sont singuliers que pendant la vie. La mort et le livre désamarrent de singularité, la vie, rendent aux calendriers les prénoms. C'est pourquoi ne peut s'achever le livre dont nous sommes l'enfance. Mais étrangement ces péripéties accessoires font la phrase, la bougent en la reliant par coupes. La phrase c'est la vie du livre disparu depuis toujours dans son aventure future. La phrase veut découdre les ourlets langagiers de toujours. Le livre de toujours n'existe pas, dieu merci, nous aurions perdu la folle compassion de la lecture.

Voilà pourquoi sur la mort ordinaire des humains, Buffre s'invite à pointer l'improbable, l'existence, dans le milieu. Le milieu c'est ici ou l'instant, quelle qu'en soit la lenteur ou l'éten due (selon qu'on aime l'arpentage ou l'orage). La science n'y peut rien que déboucher sur l'illusion qu'ici naît. Le buffre indifférent aux destins mais sensible aux techniques guerrières, aux terrassements, ne commence ni n'achève, il est en route, il croît par le milieu comme les épopées. C'est très impressionnant. Il livre, nous livre au ciel très remuant très mutique de nos images. Pendant qu'El finit et qu'El commence.

Ici, dans ma courte langue, El est une finale, michEl, et là, dans la langue du mouvement où l'étranger s'invite, c'est une attaque, El buffre. Entre les deux, des accents aigus, des accents graves quelques virgules et des points. On buffre, on tente, où l'animal côtoie le vent dans des hauts.

Là où ailleurs.

J'apprendrai quelques jours avant la mort d'M. que buffre
aurait signifié en d'autres temps, le beffroi.